L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

PUBLIÉ A 73 RUE DU CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 7 AOUT

LES COTES FAIBLES DE LA PRUSSE.

Dans une importante brochure parue récemment, un officier allemand, qui est à la question franco-prussienne, vous avons relevé quelques renseignements qui nous paraissent plus particulièrement intéressants.

Guerre civile. Fantaisie d'optique. Pas un de nos lecteurs ne croira sérieusement à cette simple hypothèse que la flotte cuirassée prussienne, forte de 50,000 hommes, s'aventurera dans les rades dangereuses de la Tamise à la rencontre de paquebots, et la flotte prussienne dans cette perspective peu attrayante, ne se hasardera, pour défendre ses côtes, de quitter un instant son mouillage, ayant à bord un millier d'hommes par millier de tonneaux ; or la côte a environ 200 milles d'étendue, et il faudrait au moins autant de milliers d'hommes. C'est là un mouvement de troupes en colonne comme celles de Russie.

Passons avec l'auteur de la brochure à la question dont nous parlons, la situation de la Prusse en face de celle de l'Autriche.

La Prusse compte à la merveille les difficultés de la situation entre la France et elle ; mais elle ne dit rien de l'avenir ; elle ne paraît pas effrayer outre mesure d'une guerre avec la France, et ne la nomme pas ennemie. C'est la seule manière d'expliquer une foule d'énigmes politiques et du contraste frappant existant entre les récentes réformes de l'armée. Quand on possède une force véritable, on est calme et conséquent dans les revers comme dans les revers. Voilà ce qu'applique à la Prusse. Si la France était moins inquiète de l'avenir, la politique prussienne serait plus ménagée, plus calme et plus convenable. Mais la Prusse n'a pas confiance, elle craint surtout autant qu'une guerre de la France, avouant aujourd'hui que l'Europe les craintes que lui causent et doux ou trois princes détrônés, pour ensuite sa presse officielle et officieuse à attaquer avec une audace provocante l'Autriche, après-demain la France, et les jours suivants l'Autriche et la France à la fois.

La Prusse sentit n'aurait pas besoin de prendre tant d'intérêt à certains événements qui se passent dans les provinces danubiennes, en Hongrie, en Bohême, &c., qui ne la regardent pas par aucun point de l'Autriche ; mais c'est parce, ce sont les dernières et les tentatives de régénération de l'Autriche. Cette puissance était forcée d'adopter une politique tout intérieure pour se cicatriser ses plaies ; mais ces douloureux sont près de finir pour elle à refaire d'une manière étonnante moitié de trois ans, sa situation politique et militaire, et si la guerre éclatait aujourd'hui entre la France et la Prusse, elle pourrait, sans sortir de la neutralité, faire entendre une voix puissante.

La Prusse n'a pas dans l'histoire un exemple d'une résurrection aussi subite : elle est restée un Etat artificiel qui, depuis l'avènement de Frédéric II a dû ses agrandissements plutôt aux circonstances politiques qu'à ses propres forces.

M. de Bismarck et le roi de Prusse. Quelque datant de 1865, ce trait raconté par le marquis de Villemer dans sa jolie nouvelle de la *Liberté*, a toute la saveur d'une actualité :

C'était aux courses d'Iffsheim : M. de Bismarck avait rencontré chez la reine de Prusse quelques jolies femmes françaises, auxquelles il s'était empressé de faire les honneurs de, tout bonnement, pendant que les chevaux couraient sur la pelouse, il développait son ambitieuse politique comme un fleuve qui parle d'une théorie humanitaire.

— Tout est prêt, disait-il : maintenant, le vieux cheval est là devant le fossé, il s'agit de l'éperonner ferme et de le faire sauter.

Le *vieux cheval*, c'était Sa Majesté Guillaume de Prusse. Et, et en prononçant ces paroles devant tout un cercle d'auditeurs qui pouvaient être des ennemis, le comte de Bismarck enfonçait d'un coup de poing sur son large front son grand feutre mou, tirait une bouffée de fumée de son cigare, et prenait un œillet à la boutonnière qui pendait, pour en orner sa boutonnière.

LA SÉCHERESSE ET LA CHALEUR EN FRANCE.

Nous lisons dans le "Courrier de Paris" d'Edouard Lockroy :

Nous avons eu toute l'autre semaine. On aurait dit que la France était à la broche et j'ai craint que mes constituants ne me demandassent... D'un côté, au midi, celui qui se promenait au soleil. Désolation ! On se trouvait obligé de tremper l'eau de la rivière à la mer, de sorte que le sel manquait et les malades de chimie morte ont pleuré, les pauvres ! sur l'air, devant le palais de nos rois. Le bateau-lavoir plus marché, et des cuves supplémentaires ne sont répandues sur la Seine. La Bièvre était "à sec" comme un portrait d'oblitération mexicaine. La Marne, maintenant abîmée, et l'Oise est morte aussi.

Tout ça n'est rien à vous rappeler. Vous avez vu Paris la Seine se réduisant au volume d'un ruisseau. Elle avait l'air d'une convalescente dont les habits ne sont plus trop larges. La chaleur l'a tellement maigrie qu'elle s'est aperçue qu'elle avait des rides. On rencontrait, et la scène a eu lieu de canots et de barques qui n'ont pas été chercher — où ne pas la trouver — la poisson à la main. Ils ont pêché dans le marché, dans l'estomac d'un pêcheur, qu'il se pouvait qu'il y en eût dans la pêche. Les carpes, effrayées et les brochets consternés. Tout ils avaient si chaud qu'ils ne mangeaient plus, avaient un air d'appétence si l'on avait eu la précaution de mettre un peu de graisse dans le lit d'une, on aurait pu pêcher des frites. La désolation des Parisiens ne se peut figurer ! Car tous, sans exception, sont ou ont des propriétaires de petites maisons de campagne, où ils élèvent des fleurs et des lapins. Les lapins pouvaient à la rigueur supporter le manque d'eau. Mais les pauvres fleurs !... Mais les navires !... Les rivières servant !... L'élément humide leur est absolument nécessaire. Ils n'en peuvent pas vivre. Et pourtant maintenant la flotte d'Asnières, si on lui supposait de son allié à Argenteuil mourant sur des vaseries.

Les plaines qui s'étendent au nord, sur le Mont-Valérien et Saint-Denis, étaient désolées. La pas une goutte ! Et si vous n'avez vu ces pauvres petites jardins, que mon bourgeois ont placés le long des chemins de fer, comme les avaient fait les rois, vous ne savez pas ce que c'est. Ils montraient piteusement leurs feuilles jaunes et leurs plantes desséchées. Quelques-uns avaient fait mieux : Nous avons soif ! Donnez-nous à boire, n'importe quoi ! de l'eau, du vin, de la bière, de l'anisette, du curaçao, de la chartreuse, ce que vous voudrez !... Vous donnez-nous à boire !

Et l'on aperçoit, au milieu, le propriétaire, en manches de chemise, assis sur un arrosoir vide, tout rouge et qui n'essuyait le front. "Pauvres plantes, disait-on, vont elles être obligées, comme ses grands de la terre, de se contenter de la sueur du peuple !"

Les habitants de Nanterre racontent d'une d'un malheureux horticulteur qui, désolé de voir ses rosiers admirables, pour les faire mûrir, cette année, il avait commencé par les arroser avec de la bière. Mais la bière étant venue à lui manquer, il était arrosé avec du lait. Les rosiers s'étaient bien trouvés de ce régime. Il leur était venu des boutons. Hélas ! quand ces boutons s'ouvrirent, quelle ne fut point la surprise de l'horticulteur !

Grâce au lait, dont ils avaient abreuvés, les roses, au lieu d'être roses, avaient produit des fromages de brie !

Et voilà où en est la végétation. Ajoutez à cela que les vers, qui deux ou trois centimètres de haut et qu'ils sont bruns, que les orges ne poussent pas, que les froments sont remplacés par des noyelets, et des pleuets, que les animaux n'ont plus de fourrage et que les hommes risquent de ne pas avoir de pain. C'est le côté horriblement triste de la chose.

En revanche, il est devenu à peu près impossible de se noyer entre part que dans sa cuvette. Et encore !... le suicide par immersion n'est plus possible. C'est tout un plan à... "Je prends une eau d'eau" ! dit un fou, un peu, et réussit à prendre un bain de pieds.

Cette sécheresse a influé d'une façon désastreuse sur la propreté générale, la propreté française. Les paysans ne se lavent plus, dans la crainte de tenir l'eau trop rare. Seul, sur un canon d'une revue du Palais Royal, on l'on plaisantait — et gaiement d'ailleurs — l'affreuse misère de l'Irlande ! Un malheureux arrivait, transi, entièrement nu, couvert seulement d'un haillon de chemise.

— Mais d'où m'en sortir, Monsieur pour le costume national.

Dans certaines provinces les gens qui travaillent à la terre ne peuvent, paraît-il, se nourrir assez facilement. Et quand on rencontre un homme qui attend la pluie pour se nettoyer la figure, on peut dire avec assurance : — C'est un cultivateur !

La Russie annonce que le conseil de guerre chargé de juger le général Lersan a prononcé son jugement. Il paraît qu'il ne prononcera pas la peine de mort. Le général Lersan a été condamné à la dégradation militaire et à la déportation aux mines de sel gemme pour quinze ans.

Nous apprenons